

ON S'ABONNE
à Québec, à la librairie d'A. Côté
et Cie., ou au bureau du Journal,
près l'Archevêché.
A Londres, chez M. Duhart-
Fauvet, 67, Strand.
A Paris, chez M. Desdoutis, 1,
rue Soufflot.

Prix : 20s par année, frais de poste à
part. Pour les institutions qui se con-
formeront à nos conditions à leur égard,
15s.

JOURNAL DE QUÉBEC,

POLITIQUE, COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.

ANNONCES.
On reçoit les annonces à insérer
tous les jours de 8h. du matin à
6h. du soir. Les prix des annonces
sont plus larges que celles des
autres journaux, soit les mêmes,
et l'on fait des remises considé-
rables sur celles publiées à longs
termes.

Le Rédacteur en chef, J. CAUCHON.
Correspondant parisien, A. TRICUS.
Le gérant, - - - - - AUGUSTE CÔTÉ.

La Temperance et les auberges.

TROISIÈME ARTICLE.

(Suite et fin.)

On a aujourd'hui encore sous les yeux, dans les
quartiers les plus fournis d'auberges, l'exemple de
abus de débauches en tout genre. Si une querelle
arrive, une rixe de gladiateurs païens ; si un scan-
dale dans une paroisse, dans une famille éclose tout-
à-coup ; si des jeunes gens ont perdu le respect et
l'obéissance dus aux parents ; si les contraires des
signatures, coureurs et libertins ; s'ils contractent des
alliances mal assorties, s'ils se jettent dans des par-
tis mal famés ; si enfin, comme je l'ai dit déjà et
comme l'expérience de tous les jours le prouve,
les trois quarts des vices sont entretenus par quel-
cune mieux remarquée que jamais depuis quel-
ques années : cette cause de tant de désordres n'est
autre que l'intempérance ; et l'intempérance a son
foyer toujours ardent dans les auberges. D'un
autre côté, on n'est pas sans avoir appris les heureux
effets obtenus dans les parties du pays où les au-
barges, grâce à la Croix qui rend la tempérance si
puissante en œuvres, ont subi une baisse remar-
quable ou une suspension complète. On ne manque
pas plus, dans le district de Montréal, d'hommes
dévotés à la cause providentielle de la tempérance.
Un saint évêque y déploie toutes les ressources de
son autorité et de son zèle. Notre premier apôtre
de la tempérance catholique en Canada, l'inflati-
ble Père Chiniquy, y a établi son quartier-général.
De dignes prêtres, de zélés pasteurs secondent
de toutes leurs forces l'œuvre que Dieu a benie déjà
en tant de lieux, et qu'il bénira de même et bientôt
dans l'important district de Montréal. Car, là aussi,
à part le dévouement général du clergé, il y a dans
les rangs des citoyens, à tous les degrés de l'échelle
sociale, des esprits bien pensants, des amis de toute
œuvre de bien, des volontés fortes et vraiment
indépendantes. Témoin cet honorable juge Mon-
delet, qui s'attache si bien les devoirs de la jus-
tice humaine dont le gouvernement de son pays
vient de reconnaître le mérite par de nouveaux hon-
neurs, aux principes de cette justice éternelle qui
régle, éclaire, sanctionne et rend seule bienfaisante
et respectable la justice de la terre. Que les exem-
ples partent d'en haut de la sorte en toute œuvre
utile et louable, quels que soient les pré-
jugés qu'on y oppose, ne manquera de venir à
bonne fin. On s'est fait du courage, mettons-le.
S'il faut de l'énergie, de l'indépendance, une constan-
ce et une force d'âme à toute épreuve, mettons-
les encore ; la cause mérite tout cela. Elle a en
vue, elle bien plus que certaines causes qu'on fait
souvent bien haut, le vrai salut du peuple : salut in-
dividuel, salut domestique dans la famille, salut po-
litique dans l'ordre et la paix du pays, salut éternel
dans l'autre vie. Qu'on fasse la quatrième partie
des efforts employés par les soi-disant défenseurs
des peuples, aux jours où nous sommes. Qu'on se
lie comme eux, qu'on écrive, qu'on parle, qu'on dé-
nonce. Qu'on se prive de sommeil ; qu'on dévoue
la bourse, et qu'on sacrifie son temps, sa jeunesse,
jusqu'à son avenir : car tel est le zèle de cette lé-
gion d'amis des peuples qui fait trembler aujour-
d'hui la terre sous ses pas, en attendant qu'elle la
soumette de nouveau à l'esclavage du despotisme
païen, ou à la barbarie, sous prétexte de lui con-
quérir je ne sais quelle émancipation.

Mais terminons cette confrontation des diffé-
rentes parties du pays placées sous le régime des
auberges. Voyons Montréal et Québec, ces deux
glorieux de notre Canada, ces flambeaux puissants
qui, dans l'ordre de la civilisation, doivent éclairer
tout le pays. Je ne puis, ici, comme au sujet des
paroisses des comtés et des districts, avoir égard
à l'argument spécieux de la divinité des origines
qui régnent parmi les habitants de nos grandes
villes. En tous les cas, je ne dois considérer que
la population catholique canadienne. C'est pour
elle qu'est prêchée la tempérance qui a pris pour
symbole et pour principe la croix et sa divine ver-
tu. Or, rien n'empêche que cette institution n'ait
ses heureux effets dans les villes comme dans les
campagnes, dès lors que dans les villes on voudra
prendre au sérieux, comme dans les campagnes, le
titre, les devoirs et les vertus du catholique. On
y a bien établi avec succès la société de Saint-Vin-
cent de Paul, et d'autres bonnes œuvres qui ont
pour objet simultané le bien spirituel et temporel
des citoyens. Or, la société catholique de tempé-
rance a éminemment ce double objet en vue : et je
ne vois pas de plus belle harmonie que celle qui
mettrait d'accord avec les œuvres de charité spiri-
tuelle et temporelle les deux admirables sociétés de
Saint-Vincent de Paul et de la tempérance catho-
lique. C'est bien d'aller porter du pain au pauvre
et de ressusciter la foi ou la vertu dans l'âme du
mauvais chrétien : mais ce n'est pas un mal, certes,
de savoir d'où vient que le pauvre n'a pas de pain
et que le chrétien a perdu la foi ou la vertu. C'est
bien de mettre un terme aux souffrances ou aux
vices, mais c'est encore mieux d'en prévenir la
cause en coupant le mal dans la racine. Or, c'est
une vérité qu'on n'a pas besoin de répéter, l'intem-
pérance dans tous les rangs de la société, et surtout
dans la classe la moins aisée des citoyens, est la
cause générale, la grande cause ordinaire de toutes
les pauvretés spirituelles et temporelles. Qu'on exa-
mine bien : au fond de tout est la question du
rhum. Quant aux classes plus élevées, si la pau-
vreté du temps n'accompagne pas toujours l'indigence
spirituelle, dont elles sont frappées ordinaire-
ment plus que le pauvre, elles ont assez de cette
pauvreté là, cent fois pire que toutes les pauvretés
imaginables du temps, pour leur faire accueillir
avec une immense gratitude le moyen que la pro-
vidence a suscité aujourd'hui de régénérer les so-
ciétés. Car, qu'on veuille bien y songer, la tem-
pérance, elle aussi, est destinée à faire la tour du
monde. Voilà que tous les pays catholiques la dé-
montrent, l'honorent et se mettent en devoir de
la faire fructifier au degré du besoin qu'ils en ont.
Les pays protestants la cultivent, comme on sait,
avec un zèle et une entente générale qui, en cer-
tains lieux, serviraient d'exemple aux catholiques.
Voilà aussi que chaque missionnaire la porte avec
lui partout où il dirige ses pas. Le sauvagement de
tous les points de notre Amérique connaît déjà peut-être
cette tempérance opprimée sur la vertu de la croix
qui l'a fait homme et chrétien. Encore une fois,
ce n'est point une vertu nouvelle, un précepte
étranger au décalogue chrétien ; c'est le fond
même du christianisme, c'est l'âme. Jésus-
Christ n'est venu que pour mettre une digue au
torrent des passions qui débordait de toutes parts
l'âme humaine. Quel est le but, la tendance des

passions ? la satisfaction sans borne et sans zèle des
appétits grossiers et terrestres. Quelles destinées
réservent-elles à leurs sectateurs ? l'abaissement
physique, moral, intellectuel, religieux : mort
complète de l'homme, c'est-à-dire. Qu'a fait, qu'a
enseigné le divin réformateur pour arrêter le tor-
rent ? Il a été le plus parfait modèle de la plus
exacte tempérance en tout. Il a enseigné sur tous
les tons la privation de tout ce qui peut favoriser
les passions. Et c'était un si grand mal que ce tor-
rent déchaîné des passions, au temps où le Sau-
veur du monde est venu, comme dans tous les
temps, qu'il a pris les humiliations, les souffrances,
la croix et la mort pour en expier les œuvres. En
guérissant le monde par les contraires, il a fait voir
assez ce qu'il y a de pernicieux dans tout ce qui
peut favoriser les passions, sources de la perte uni-
verselle du genre humain. Ainsi, je le répète,
voyez bien le christianisme dans son esprit comme
dans tous ses préceptes, dans son chef adorable
comme dans ses vrais disciples, il est tout dans la
modération des appétits humains, dégénérés depuis
la chute originelle. C'est le catéchisme de tous
les peuples chrétiens, c'est le dogme fondamental,
c'est la base nécessaire de tout salut. Or, la modé-
ration ou la tempérance, c'est tout un. L'un n'est
pas plus nouveau que l'autre, pas plus ancien, pas
plus déraisonnable, pas plus hérétique, pas plus ef-
froyant que l'autre. Donc, remettons-nous en bons
termes avec la tempérance, puisqu'elle n'est autre
chose en principe que le plus pur enseignement du
christianisme. Un mal profond se révélait, de nos
jours, aux yeux des vrais chrétiens, et même de
tout homme tant soit peu observateur et ami du
bien. Ce mal avait toujours eu dans la religion sa
connotation et son remède pour quiconque sait
employer convenablement les secours de la religion.
Mais voilà que, sans sortir de ce principe, ou plu-
tôt en voulant bien donner à ce principe plus d'ex-
tension et de force, Dieu manifeste dans l'esprit
d'un homme, ou de deux, ou de trois, une pensée
de miséricorde nouvelle sur les enfants des hommes,
menacés d'abrutissement par la sale habitude
de l'ivrognerie, mère de tous les vices : *omnis vi-
tiorum fomes et nutritrix*, comme dit la sagesse de
l'Église dans l'un de ses conciles. C'est ce mal, que
plusieurs contestent, je sais, mais que ceux qui en
ont été les victimes abusées ne contestent plus ;
c'est ce mal et cette pensée qui ont fait la tem-
pérance. C'est ce mal et cette pensée qui rendent
les auberges si nuisibles, si fatales tant qu'elles ne
seront pas ou limitées autant que possible, et en-
tourées de toutes sortes de prévisions sages de la
part de la loi, ou changées tout-à-fait en maisons
de pension : ce qui serait le mieux, et ce qui n'est
pas, certes, impraticable, comme on semble l'ad-
mettre quelque part.

Maintenant, voyons combien Québec et Montréal
renferment d'auberges, à propos desquelles la reli-
gion dit aussi par la bouche de ses docteurs : *Fuge
tabernaculum, tanquam officinas demonum* ; ou, disent
encore ces lumières de l'Église chrétienne, l'on
prend soi-même ce qui anéantit l'homme : *Ebricitatem
qui habet, homo non est.*

UN AMI DU PROGRÈS.

LE DERNIER DES MOHICANS.

HISTOIRE DE MIL SEPT CENT CINQUANTE-SEPT.

PAR J. FENIMORE COOPER.

CHAPITRE XII.

Le Clown, Je pars, Monsieur, et dans un moment je serai
de retour après de vous.

SHARPEY. La soirée des Rois

Les Hurons restèrent immobiles en voyant la
mort frapper si soudainement un de leurs compa-
gnons. Mais tandis qu'ils cherchaient à voir quel
était celui qui avait été ainsi frappé et à se demander
comment il avait pu être ainsi frappé sans crainte de
blesser celui qui lui voulait sauver, le nom de la
légion-Carabine sortit simultanément de toutes les
bouches, et apparut au major quel était son libéra-
teur. De grands cris partant d'un buisson où les
Hurons avaient déposé leurs armes à feu, leur ré-
pondirent à l'instant, et les Indiens poussèrent de
nouveaux rugissements de rage en voyant leurs
ennemis placés entre eux et leurs fusils.

Émil-Faucon, trop impatient pour se donner le
temps de recharger sa longue carabine qu'il avait
retrouvée dans le buisson, fondit l'air en se préci-
pitant sur eux, une hache à la main. Mais quel
rapide que fut sa course, il fut encore de avance
par un jeune sauvage qui, un couteau dans une
main, et brandissant de l'autre le redoutable to-
mahawk, courut se placer en face de Corn. Un troi-
sième ennemi, dont le corps à demi nu était peint
des emblèmes effrayants de la mort, suivait les deux
premiers dans une attitude non moins menaçante.

Aux cris de fureur des Hurons succédèrent des
exclamations de surprise, lorsqu'ils reconnurent les
ennemis qui accouraient contre eux ; et les noms
— le Cerf-Agile ! le Grand-Serpent ! — furent suc-
cessivement prononcés.

Magna fut le premier qui sortit de l'espèce de
stupor dont cet événement imprévu les avait
frappés, et voyant sur-le-champ qu'il n'avait que
trois adversaires à redouter, il encouragea ses compa-
gnons par sa voix et son exemple ; et poussant un
grand cri, il courut, le couteau à la main, au-devant
de Chingachgook, qui s'arrêta pour l'attendre. Ce
fut le signal d'un combat général ; aucun des deux
partis n'avait d'armes à feu, car les Hurons se trou-
vaient dans l'impossibilité de reprendre leurs fusils,
et la précipitation du chasseur n'avait pas donné le
temps aux Mohicans de s'en emparer. L'adresse
et la force du corps devaient donc décider de la
victoire.

Uncas était le plus avancé, fut le premier attaqué
par un Huron, à qui il brisa la crâne d'un coup de
tomahawk, et cette première victoire ayant rendu
le nombre des combattants égal, chacun d'eux n'eut
affaire qu'à un ennemi. Heyward arracha la hache
de Magna restée enfoncée dans l'arbre où Alice
était attachée, et s'en servit pour se défendre
contre le sauvage qui l'attaqua.

Les coups se succédaient comme les grains
d'une grêle d'or, et ils étaient parés avec une
adresse presque égale. Cependant la force su-
périeure d'Émil-Faucon l'emporta bientôt sur son
adversaire qu'un coup de tomahawk attendait sur le
carreau.

Pendant ce temps, Heyward, cédant à une ardeur
trop bouillante, avait lancé sa hache contre le Huron
qui le menaçait, au lieu d'attendre qu'il fût près de

lui pour l'en frapper. Le sauvage atteint au front,
parut chanceler, et s'arrêta dans sa course in-
stant. L'impétueux major, enflammé par cette
apparence de succès, se précipita sur lui sans armes,
et reconnut bientôt qu'il avait commis une impru-
dence ; car il eut besoin de toute sa présence
d'esprit et de toute sa vigueur pour détourner les
coups désespérés que son ennemi lui portait avec
son couteau. No pouvant l'attaquer à son tour, il
parvint à l'entourer de ses bras, et à serrer ceux du
sauvage contre ses côtes ; mais ce violent effort
épuisait ses forces, et ne pouvait durer longtemps.
Il sentait même qu'il allait se trouver à la merci
de son adversaire, quand il entendit près de lui une
voix s'écrier :

— Mort et extermination ! Point de quartier aux
maudits Mingos ! Et au même instant la crosse du
fusil du chasseur, tombant avec une force irrésis-
tible sur la tête du Huron, l'envoya rejoindre
ceux de ses compagnons qui avaient déjà cessé
d'exister.

Dès que le jeune Mohican eut terrassé son
premier adversaire, il jeta les yeux autour de lui,
comme un lion courroucé, pour en chercher un
autre. Dans le premier instant du combat, le cin-
quième Huron, se trouvant sans adversaire, avait
d'abord fait quelques pas pour aider Magna à se
défendre de Chingachgook ; mais un esprit infernal
de vengeance le fit changer de dessein tout à coup,
et poussant un rugissement de rage, il courut
aussitôt vers Corn, et lui lança sa hache de loin,
comme pour l'avertir du sort qu'il lui réservait.
L'arme bien affilée ne fit pourtant qu'effleurer
l'arbre, mais elle coupa les liens qui y attachaient
Corn. Elle se trouva en liberté de fuir, mais elle
n'en profita que pour courir vers Alice, et la
serrant dans ses bras, elle chercha d'une main
tremblante à détacher les branches qui la retenaient
captive. Ce trait de généreuse affection aurait
ému tout autre qu'un monstre ; mais le sanguinaire
Huron y fut insensible ; il poursuivit Corn, la saisit
par ses beaux cheveux qui tombaient en désordre sur
son cou et ses épaules, et la forçant de le regarder,
il fit briller à ses yeux son couteau, en le faisant
tourner autour de sa tête, comme pour lui faire
voir de quelle manière elle le allait la dépouiller
de cet ornement. Mais il paya bien cher ce
moment de satisfaction féroce. Uncas vint d'a-
percevoir cette scène cruelle, et la foudre n'est pas
plus prompt à frapper. En trois bonds le jeune
Mohican tomba sur ce nouvel ennemi, et le choc
fut si violent qu'ils en furent tous deux renversés.
Ils se relevèrent en même temps, combattant
avec une fureur égale, le sang coula ; mais le
combat fut bientôt terminé, car à l'instant où le
couteau d'Uncas entra dans le cou du Huron, le
tomahawk d'Heyward et la crosse du fusil du
chasseur lui brisèrent la crâne.

La lutte du Grand-Serpent avec le Renard-Sub-
til n'était point décisive ; et ces guerriers barbares
prouvaient qu'ils méritaient bien les surnoms qui
leur avaient été donnés. Après avoir été occu-
pés quelque temps à porter et à parer des coups
dirigés par une haine mutuelle contre la vie l'un
de l'autre, ils se saisirent au corps, tombèrent tous
deux, et continuèrent leur lutte par terre, entre-
lacés comme des serpents.

A l'instant où les autres combats venaient de
se terminer, l'endroit où celui-ci se continuait
encore ne pouvait se distinguer que par un nuage
de poussière et de feuilles sèches qui s'en élevait,
et qui semblait l'effet d'un tourbillon. Pressés par
des motifs différents d'amour filial, d'amitié et de
reconnaissance, Uncas, le chasseur et le major y
coururent à la hâte pour porter du secours à leur
compagnon. Mais en vain le couteau d'Uncas,
cherchant un passage pour percer le cœur de l'en-
nemi de son père ; en vain Émil-Faucon levait
la crosse de son fusil pour la lui faire tomber sur la
tête ; en vain Heyward épiant l'instinct de pouvoir
saisir un bras ou une jambe du Huron ; les mou-
vements convulsifs des deux combattants, couverts de
sang et de poussière, étaient si rapides que leurs
deux corps semblaient n'en former qu'un seul, et
nul d'eux n'osait frapper, de peur de se tromper de
victime, et de donner la mort à celui dont il vou-
lait sauver la vie.

Il y avait des instants bien courts où l'on voyait
briller les yeux féroces du Huron, comme ceux de
l'animal féroce qu'on a nommé basilic, et à tra-
vers le tourbillon de poussière qui l'environnait, il
pouvait lire dans les regards de ceux qui l'entou-
raient, qu'il n'avait ni merci ni pitié à attendre ;
mais avant qu'on eût eu le temps de faire descen-
dre sur lui le coup qu'on lui destinait, sa place était
prise par le visage enflammé du Mohican. Le
lieu du combat avait ainsi changé de place insensé-
blement, et il se passait alors presque à l'extre-
mité de la plate-forme qui couronnait la petite
montagne. Enfin Chingachgook trouva le moyen
de porter à son ennemi un coup de couteau dont il
était armé, et à l'instant même Magna lâcha prise,
poussa un profond soupir, et resta étendu sans mou-
vement et sans donner aucun signe de vie. Le
Mohican se releva aussitôt, et fit retentir les bois
de son cri de triomphe.

Victorie aux Delaware ! victoire aux Mohi-
cans ! s'écria Émil-Faucon ; mais, ajouta-t-il
aussitôt, un bon coup de crosse de fusil pour l'ache-
ver, donné par un homme dont le sang n'est pas
mélangé, ne privera notre ami ni de l'honneur de
la victoire, ni du droit qu'il a à la chevelure du
vaincu.

Il leva son fusil en l'air pour en faire descendre
la crosse sur la tête du Huron renversé ; mais au
même instant, le Renard-Subtil fit un mouvement
soudain qui le rapprocha du bord de la montagne ;
il se laissa glisser le long de la rampe, et disparut
en moins d'une minute au milieu des buissons. Les
deux Mohicans, qui avaient cru leur ennemi mort,
restèrent un instant comme pétrifiés, et poussant
ensuite un grand cri, ils se mirent à sa poursuite
avec l'ardeur de deux léviérs qui sentent la piste
du gibier ; mais le chasseur, dont les préjugés
l'emportaient toujours sur son sentiment naturel de
justice, en tout ce qui concernait les Mingos, les
fit changer de dessein et les rappela sur la mon-
tagne.

Laissez-les aller, leur dit-il ; où voudriez-vous
le trouver ? Il est déjà blotti dans quelque terrier.
Il vient de prouver que ce n'est pas pour rien
qu'on l'a nommé le Renard, le lâche trompeur qu'il
est ! Un honnête Delaware, se voyant vaincu du
franco-jeu, se serait laissé donner le coup de grâce
sans résistance ; mais ces brigands de Magna tien-
nent à la vie comme des chats sauvages. Il faut
les tuer deux fois avant d'être sûr qu'ils sont morts.
— Laissez-les aller ! il est seul, il n'a ni fusil, ni

tomahawk ; il est blessé, et il a du chemin à faire
avant de rejoindre les Français ou ses camarades.
C'est comme un serpent à qui on a arraché ses
dents venimeuses ; il ne peut plus nous faire du
mal, du moins jusqu'à ce que nous soyons en lieu
de sûreté. — Mais voyez, Uncas, ajouta-t-il en de-
laissant votre père qui fait déjà sa récolte de
chevelures. Je crois qu'il serait bon de faire une
ronde pour s'assurer que tous ces vagabonds sont
bien morts ; car s'il leur venait envie de se relever
comme cet autre et d'aller le rejoindre, ce serait
peut-être encore une besogne à recommencer.

Et à ces mots, l'honnête mais implacable chas-
seur alla visiter chacun des cinq cadavres étendus
à peu de distance les uns des autres, les remuant
avec le pied, et employant même la pointe de son
couteau pour s'assurer qu'il n'existaient plus en eux
aucun étincelle de vie, avec une indifférence aussi
froide que celle d'un boucher qui arrange sur son
étal les membres des moutons qu'il vient d'égor-
ger. Mais il avait été prévenu par Chingachgook,
qui s'était déjà emparé des trophées de la victoire,
les chevelures des vaincus.

Uncas au contraire, renonçant à ses habitudes
et peut-être même à sa nature pour céder à une
délicatesse d'instinct, suivit Heyward, qui courut
vers ses compagnons, et lorsqu'ils eurent dé-
taché les liens qui retenaient encore Alice et que
Corn n'avait pu rompre, les deux aimables sœurs se
jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Nous n'essaierons pas de peindre la reconnais-
sance dont elles furent pénétrées pour l'arbitre su-
prême de tous les événements en se voyant ren-
dus à une manière inespérée à la vie, à leur père.
Les actions de grâces furent solennelles et silen-
cieuses. Alice s'était précipitée à genoux devant
la liberté lui avait été rendue, et elle ne se releva
que pour se jeter de nouveau dans les bras de sa
sœur en l'embrassant de plus tendres caresses, qui
lui furent rendues avec usure. Elle sanglota en
prononçant le nom de son père, et au milieu de ses
larmes, ses yeux doux comme ceux d'une colombe,
brillaient du feu de l'espoir qui la ranimait et don-
nait à tous ses traits une expression qui semblait
avoir quelque chose de céleste.

— Nous sommes sauvées ! s'écria-t-elle ; nous
sommes sauvées ! Nous serons encore pressées
dans les bras de notre tendre père ; et son cœur ne
sera pas déchiré par le cruel regret de notre perte.
— Et vous aussi, Corn, vous, ma chère sœur, vous
êtes plus que ma sœur, vous m'êtes rendue !
— Et vous, Duncan, ajouta-t-elle en le regardant
avec un sourire d'innocence angélique, notre cher
et brave Duncan, vous êtes sauvé de cet affreux
péril !

A ces paroles prononcées avec une chaleur qui
tenait de l'enthousiasme, Corn ne répondit qu'en
pressant tendrement sa sœur sur son sein ; Hey-
ward ne rougit pas de verser des larmes ; et Uncas,
couvert du sang des ennemis et du sien, et en ap-
parence spectateur impassible de cette scène atten-
dissante, prouvait par l'expression de ses regards
qu'il était en avance de plusieurs siècles peut-être
sur ses sauvages compatriotes.

Pendant ces scènes d'une émotion si naturelle,
Émil-Faucon s'était bien assuré qu'aucun des
ennemis étendus par terre ne possédait plus le pou-
voir de leur nuire, s'approcha de David et le delivra
des liens qu'il avait enroulés jusqu'alors avec une pa-
tience exemplaire.

— Là ! dit le chasseur en jetant derrière lui la
dernière qui venait de couper, vous voilà encore
une fois en toute liberté de vos membres, quoique
vous ne vous en serviez pas avec plus de jugement
que la nature n'en a montré en les façonnant. Si
vous ne vous offrez pas de vous aviser d'un homme qui
n'est pas plus vieux que vous, mais qui peut dire
qu'ayant passé la plus grande partie de sa vie dans
les déserts il a acquis plus d'expérience qu'il n'a
d'années, je vous dirai ce que je pense : c'est que
vous feriez sagement de vendre au premier fou
que vous rencontrerez cet instrument qui sort à
moitié de votre poche, et avec l'argent que vous
en recevrez d'acheter quelque arme qui puisse vous
être utile, quand ce ne serait qu'un méchant pisto-
let. Car ce moyen, et avec du soin et de l'in-
dustrie, vous pourriez arriver à quelque chose ; car
je m'imagine qu'à présent vos yeux doivent vous
dire clairement que le corbeau même vaut mieux
que l'oiseau-moqueur : le premier contribue du
moins à faire disparaître de la surface de la terre
les cadavres corrompus, et l'autre n'est bon qu'à
donner de l'embarras dans les bois en abutant par
des sons trompeurs tous ceux qui l'entendent.

— Les armes et les chevaux pour la bataille, ré-
pondit le maître de chant redevenu libre, et le chant
d'actions de grâces pour la victoire ! — Ami, dit-il
en tendant au chasseur une petite main délicate-
ment formée, tandis que ses yeux humides étin-
celaient, je te rends grâce de ce que mes cheveux
croissent encore sur mon chef. Il peut s'en trou-
ver de plus beaux et de mieux frisés ; mais je me
suis toujours contenté des miens, et je les ai trouvés
convenables à la tête qu'ils couvrent. Si je n'ai
point pris part à la bataille, c'est moins faute de
bonne volonté qu'à cause des liens dont les païens
m'avaient chargé. Tu es montré vaillant et ha-
bile pendant le combat, et si je te remercie avant
de m'acquitter d'autres devoirs plus solennels et
plus importants, c'est parce que tu as prouvé que
tu es digne des éloges d'un chrétien.

— Ce que j'ai fait n'est qu'une bagatelle, répon-
dit Émil-Faucon, regardant La Gamme avec un
peu moins d'indifférence, depuis que celui-ci lui
avait adressé des expressions de reconnaissance si
peu équivoques, et vous en pourriez voir autant
plus d'une fois, si vous restiez plus longtemps parmi
nous. Mais j'ai retrouvé mon vieux compagnon
le tueur de daims, ajouta-t-il en frappant sur le
canon de son fusil, et cela seul vaut une victoire.
Ces Hurons sont malins, mais ils ont oublié leur
malice en laissant leurs armes à feu hors de leur
portée. Si Uncas et son père avaient eu l'esprit de
prendre un fusil comme moi, nous serions arrivés
contre ces bandits avec trois balles au lieu d'une,
et tous y auraient passé, le coquin qui s'est sauvé
comme les autres. Mais le ciel l'a ordonné ainsi,
et tout est pour le mieux.

— Vous avez raison, répondit La Gamme, et vous
avez le véritable esprit du christianisme. Celui
qui doit être sauvé sera sauvé, et celui qui doit
être damné sera damné. C'est la doctrine de vérité
et elle est consolante pour le vrai chrétien.

Le chasseur, qui s'était assis et qui examinait
toutes les parties de son fusil avec le même soin
qu'un père examine tous les membres de l'enfant
qui vient de faire une chute dangereuse, leva les
yeux sur lui avec un air de mécontentement qu'il

ne cherchait pas à déguiser, et ne lui laissa pas le
temps d'en dire davantage.

— Doctrine ou non doctrine, dit-il, c'est une
croissance de coquin, et qui sera maudite par tout
honnête homme. Je puis croire que le Huron que
voilà devait recevoir la mort de ma main, parce
que je le vois de mes propres yeux. Mais qu'il
puisse trouver une récompense là-haut, c'est ce que
je ne croirai que si j'en suis témoin ; comme vous
ne me ferez jamais croire que Chingachgook que
voilà là-haut puisse être condamné au dernier
jour.

— Vous n'avez nulle garantie pour une doctrine
si audacieuse, nulle autorité pour la soutenir, s'écria
David, imbu des distinctions subtiles et métaphy-
siques dont on avait de son temps, et surtout dans
sa province, obscurci la noble simplicité de la révé-
lation en cherchant à pénétrer le mystère impéné-
trable de la nature divine ; votre temple est cons-
truit sur le sable, et le premier ouragan en ébran-
lera les fondations. Je vous demande quelles sont
vos autorités pour une assertion si peu charitable.
(David, comme tous ceux qui veulent soutenir un
système, n'était pas toujours très-heureux dans le
choix de ses expressions.) Citez-moi le chapitre et
le verset qui contiennent un texte à l'appui de
votre doctrine, et dites-moi dans lequel des livres
saints il se trouve.

— Des livres ! répéta Émil-Faucon avec le ton
du plus souverain mépris : me prenez-vous pour un
enfant perdu au tablier d'une de nos vieilles
grandes-mères ? Croyez-vous que cette bonne ca-
roline qui est sur mes genoux soit une plume d'oie,
ma corne à poudre un cornet à encre, et ma gibe-
cière un mouchoir pour emporter mon dîner à l'é-
cole ? Des livres ! quel besoin de livres à un
homme comme moi, qui suis un guerrier du désert
quoique mon sang soit pur ! Je n'en ai jamais lu
un seul, et les paroles qui y sont écrites sont trop
claires et trop simples pour avoir besoin de commen-
taires, quoique je puisse me vanter d'y avoir lu constam-
ment pendant quarante longues années.

— Et comment nommez-vous ce livre ? demanda
le maître en psalmodie, se méprenant sur le sens
que son compagnon attachait à ce qu'il venait de
dire.

— Il est ouvert devant vos yeux, répondit le
chasseur, et celui à qui il appartient n'en est point
avare ; il permet qu'on y lise. J'ai entendu dire
qu'il y a des gens qui ont besoin de livres pour se
convaincre qu'il y a un Dieu. Il est possible que
les hommes, dans les établissements d'école, figurent
ses ouvrages au point de rendre douteux au milieu
des marchands et des prêtres ce qui est clair et
évident dans le désert. Mais s'il y a un quelcon-
qui doute, il n'a qu'à se suivre d'un soleil à l'autre
dans le fond des bois, et je lui en ferez voir assez
pour lui apprendre qu'il n'est qu'un fou, et que sa
plus grande folie est de vouloir s'élever au niveau
d'un être dont il ne peut jamais égaler ni la bonté
ni le pouvoir.

Du moment que David reconnut qu'il discutait
avec un homme qui puisait sa foi dans les lumières
naturelles, et qui méprisait toutes les subtilités de
la métaphysique, il renonça sur-le-champ à une
controverse dont il crut qu'il ne pouvait retirer ni
honneur ni profit. Pendant que le chasseur parlait
encore, il s'était assis à son tour, et prenant son
petit volume de psaumes et ses lunettes montées
en fer, il se prépara à remplir un devoir que l'assaut
que son orthodoxie venait de recevoir, pouvait seul
avoir suspendu si longtemps. David était dans le
fait un ménestrel du Nouveau-Monde, bien loin
certes des temps de ces troubadours inspirés qui,
dans l'ancien, célébraient le renom profane d'un
baron ou d'un prince ; mais c'était un barde dans
l'esprit du pays qu'il habitait, et il était prêt à
exercer sa profession pour célébrer la victoire qui
venait d'être remportée, ou plutôt pour en rendre
grâces au ciel. Il attendait patiemment qu'Émil-
Faucon eût fini de parler, et levant alors les yeux et
la voix, il dit tout haut :

— Je vous invite, mes amis, à vous joindre à moi
pour remercier le ciel de nous avoir sauvés des
mains des barbares infidèles, et à écouter le can-
tique solennel sur le bel air appelé *Northampton*.

Il indiqua la page où se trouvaient les vers qu'il
allait chanter, comme si ses auditeurs avaient en
main un livre semblable pour les y chercher, et
suivant son usage il appliqua son instrument à ses
lèvres pour prendre et donner le ton avec la même
gravité que s'il eût été dans un temple. Mais pour
cette fois mille voix l'accompagnèrent, la sienne, car
les deux sœurs étaient alors occupées à se donner
les marques de tendresse réciproque dont nous
avons déjà parlé. Le tueur apparent de son audi-
toire ne le déconcerta nullement, et il com-
mença son cantique, qu'il termina sans interrup-
tion.

Le chasseur l'écouta tout en finissant l'inspection
de son fusil ; mais les chants de David ne purent
pas produire sur lui la même émotion qu'ils lui
avaient occasionnée dans la grotte. En un mot,
jamais ménestrel n'avait exercé ses talents devant
un auditoire plus insensible ; et cependant, en pre-
nant en considération la pitié fervente et sincère
du chanteur, il est permis de croire que jamais les
chants d'un barde n'arriveront plus près du trône de
celui à qui sont dus tout respect. Émil-Faucon
se leva enfin en hochant la tête, murmurant quel-
ques mots parmi lesquels on ne put entendre que
ceux de — gosier, d'Indien, — et il alla examiner
l'état de l'arsenal des Hurons. Chingachgook se
joignit à lui, et reconnut son fusil avec celui de son
fil. Heyward et même David y trouveraient aussi
de quoi s'armer, et les munitions ne manquaient
pas pour que les armes pussent devenir utiles.

Lorsque les deux amis eurent fait leur choix et
terminé la distribution du reste, le chasseur annonça
qu'il était temps de songer au départ. Les chants
de David avaient cessé, et les deux sœurs commen-
çaient à être plus maîtresses de leurs émotions.
Soutenues par Heyward et par le jeune Mohican,
elles descendirent cette montagne qu'elles avaient
gravie avec des guides si différents, et dont le
sommet avait pensé être le théâtre d'une scène si
horrible. Remontant ensuite sur leurs chevaux,
qui avaient eu le temps de se reposer et de paître
l'herbe et les bourgeons des arbrisseaux, elles sui-
virent les pas d'un conducteur qui, dans des mo-
ments si terribles, leur avait montré tant de zèle et
d'attachement. Leur première course ne fut pas
longue. Émil-Faucon, quittant un sentier que
les Hurons avaient suivi en venant, tourna sur la
droite, traversa un ruisseau peu profond, et s'arrêta
dans une petite vallée ombragée par quelques or-
meaux. Elle n'était qu'à environ un quart de mille
de la fatale montagne, et les chevaux n'avaient été

etiles aux deux seurs que pour les mettre en état de passer le ruisseau à pied sec.

Les Indiens et le chasseur paraissent connaître cet endroit; car dès qu'ils y furent arrivés, appuyant leurs fusils contre un arbre, ils commencèrent à balayer les feuilles sèches non loin du pied de trois saules pleureurs, et ayant ouvert la terre à l'aide de leurs couteaux, on en vit jaillir une source d'eau pure et limpide. C'est de l'eau que regarda d'un air curieux le chasseur, et qui chercha quelque chose qu'il comptait trouver et qu'il n'apprenait pas.

— Ces misérables coquins les Mohawks, ou leurs frères les Tucaroras et les Onondagas, sont venus se démentir ici, dit-il, et les vagabonds ont emporté la gourde. Voilà ce que c'est que de rendre service à des chiens qui en abusent. Dieu a étendu la main sur ces déserts en leur faveur, et a fait sortir des entrailles de la terre une source d'eau vive qui peut narguer toutes les boutiques d'apothicaires des colonies; et voyez! les vauriens l'ont bouchée, et ont marché sur la terre dont ils l'ont couverte, comme s'ils étaient des brutes, et non des créatures humaines!

Pendant que le chasseur exhalait ainsi son dépit, Uncas lui présenta silencieusement la gourde qu'il avait trouvée placée avec soin sur les branches d'un saule, et qui avait échappé aux regards impatients de son compagnon. L'ayant remplie d'eau, Cél-de-Faucou alla s'asseoir à quelques pas, la vida, à ce qu'il parut, avec un grand plaisir, et se mit à faire un examen sérieux des restes de vivres qu'avaient laissés les Hurons, et qu'il avait eu soin de placer dans sa carniassière.

— Je vous remercie, dit-il à Uncas en lui rendant la gourde vide. Maintenant nous allons voir comment vivent ces scélérats de Hurons dans leurs expéditions. — Voyez cela! Les coquins connaissent les meilleurs morceaux d'un faon, et l'on croirait qu'ils sont en état de découper et de faire cuire une tranche de venaison aussi bien que le meilleur cuisinier du pays. Mais tout est tru, car les Hurons ne sont que de véritables sauvages. — Uncas, prenez mon briquet, et allumez du feu; j'ai un morceau de grillade ne sera pas de trop après les fatigues que nous avons éprouvées.

Voyant que leurs guides avaient sérieusement envie de faire un repas, Heyward aida les deux seurs à descendre de cheval, les fit asseoir sur le gazon pour qu'elles prissent quelques instants de repos, et pendant que les préparatifs de cuisine allaient leur train, la curiosité le porta à s'informer par quel heureux concours de circonstances les trois amis étaient arrivés si à propos pour les sauver.

— Comment se fait-il que nous vous ayons revu si tôt, mon généreux ami, dit-il au batteur d'estrade, et que vous n'ayez amené aucun secours de la garnison d'Edouard?

— Si nous avions dépassé le coude de la rivière, nous serions arrivés à temps pour couvrir vos corps de feuilles, mais trop tard pour sauver vos chevilles. Non, non; au lieu de nous épouser et de perdre notre temps en courant au fort, nous sommes restés en embuscade sur les bords de la rivière pour épier les mouvements des Hurons.

— Vous avez donc vu tout ce qui s'est passé? — Point du tout. Les yeux des Indiens sont trop clairvoyants pour qu'on puisse leur échapper, et nous nous tenons soigneusement cachés. Mais le plus difficile était de forcer ce jeune homme à rester en repos près de nous. Ah! Uncas, vous vous êtes conduit en femme courageuse plutôt qu'en guerrier de votre nation!

Les yeux perçants d'Uncas se fixèrent un instant sur le chasseur, mais il ne répondit pas, et ne montra aucun signe qui annonçât le moindre repentir de sa conduite. Au contraire, Heyward crut remarquer que l'expression des traits du jeune Mohican était fière et dédaigneuse, et que s'il gardait le silence sur ce reproche, c'était autant par respect pour ceux qui l'écoutaient que par suite de sa déférence habituelle pour son compagnon blanc.

— Mais vous avez vu que nous étions découverts? ajouta le major.

— Nous l'avons entendu, répondit Cél-de-Faucou en appuyant sur ce mot: les hurlements des Indiens ont un langage assez clair pour des gens qui ont passé leur vie dans les bois. Mais à l'instant où vous avez débarqué, nous avons été obligés de nous glisser comme des serpents sous les broussailles pour ne pas être aperçus, et depuis ce moment nous ne vous avons plus revus qu'attachés à ces arbres là-bas pour y périr à la manière indienne.

— Notre salut est l'ouvrage de la Providence, s'écria Heyward; c'est presque un miracle que vous ayez pris le bon chemin, car les Hurons s'étaient séparés en deux troupes, et chacune d'elles emmenait deux chevaux.

— Ah! répliqua le chasseur du ton d'un homme qui se rappelle un grand embarras dans lequel il s'est trouvé, cette circonstance pouvait nous faire perdre la piste, et cependant nous nous décidâmes à marcher de ce côté, parce que nous jugâmes qu'avec raison, que ces bandits n'emmèneraient pas leurs prisonniers du côté du nord. Mais quand nous eûmes fait quelques milles sans trouver une seule branche cassée, comme je l'avais recommandé, le cœur commença à me manquer, d'autant plus que je remarquais que toutes les traces des pieds étaient marquées par des mocassins.

— Les Hurons avaient pris la précaution de nous chasser comme eux, dit Duncan en levant le pied pour montrer la chaussure indienne dont on l'avait garni.

— C'était une invention digne d'eux, mais nous aurions trop d'expérience pour que cette ruse pût nous donner le change.

— Et à quelles circonstances sommes-nous redevables que vous ayez persisté à marcher sur la même route?

— À une circonstance que devrât être honteux d'avouer un homme blanc qui n'a pas le moindre mélange de sang indien dans ses veines; au jugement du jeune Mohican sur une chose que j'aurais dû connaître mieux que lui, et que j'ai encore peine à croire, à présent que j'en ai reconnu la vérité de mes propres yeux.

— Cela est extraordinaire! Et ne me direz-vous pas quelle est cette circonstance?

— Uncas fut assez hardi, répondit le chasseur en jetant un regard d'intérêt et de curiosité sur les chevaux des deux seurs, pour nous assurer que les montures de ces dames plaçaient à terre en même temps les deux pieds du même côté, ce qui est contraire à l'allure de tous les animaux à quatre pieds ou à quatre pattes que j'aie connus, à l'exception de l'ours. Et cependant voilà deux chevaux qui marchent de cette manière, comme mes propres yeux viennent de le voir, et comme le prouvaient les traces que nous avons suivies pendant vingt longs milles.

— C'est un mérite particulier à ces animaux. Ils viennent des bords de la baie de Narragansett, dans la petite province des Plantations de la Providence. Ils sont infatigables, et célèbres par la douceur de leur allure, quoiqu'on parvienne à dresser d'autres chevaux à prendre le même pas.

— Cela peut-être, dit Cél-de-Faucou qui avait écouté cette explication avec une attention toute particulière, cela est possible; car, quoique je sois un homme qui n'a pas une goutte de sang qui ne soit blanc, je me connais mieux en daims et en castors qu'en bêtes de somme. Le major Effingham a de superbes courriers, mais je n'en ai jamais vu marcher d'un pas si singulier.

— Sans doute, répliqua Duncan, parce qu'il désire d'autres qualités dans ses chevaux. Ceux-ci n'en

sont pas moins d'une race très-estimée, et ils ont souvent l'honneur d'être destinés à porter des fardeaux semblables à ceux dont vous les voyez chargés.

Les Mohicans avaient suspendu un instant leurs opérations de cuisine pour écouter la fin de cette conversation, et lorsque le major eut fini de parler, ils se regardèrent l'un et l'autre d'un air de surprise; le père laissa échapper son exclamation ordinaire, et le chasseur resta quelques instants à réfléchir, en homme qui veut ranger avec ordre dans son cerveau les nouvelles connaissances qu'il vient d'acquies.

Enfin, jetant encore un regard curieux sur les deux chevaux, il ajouta: — J'ose dire qu'on peut voir des choses encore plus étranges dans les établissements des Européens en ce pays; car l'homme abuse terriblement de la nature quand il peut une fois prendre le dessus sur elle. Mais n'importe quelle soit l'allure de ces animaux, naturelle ou acquise, droite ou de côté, Uncas l'avait remarquée, et leurs traces nous conduiraient à un bûisson près duquel était l'empreinte du pied d'un cheval, et dont la plus haute branche, une branche de sumac, était cassée par le haut à une élévation qu'on ne pouvait atteindre qu'à cheval, tandis que celles de dessous étaient brisées et froissées comme à plaisir par un homme à pied. J'en conclus qu'un de ces ruses, ayant vu une de ces jeunes dames casser la haute branche, avait fait tout ce dégât pour faire croire que quelque animal sauvage s'était vengé dans ce bûisson.

— Votre sagacité ne vous a pas trompé; car tout cela est précisément arrivé.

— Cela était facile à voir, et il ne fallait pas pour cela une sagacité bien extraordinaire. C'était une chose plus aisée à remarquer que l'allure d'un cheval. Il me vient alors à l'idée que les Mingos se rendraient à cette fontaine; car les coquins connaissent bien la vertu de son eau.

— Elle a donc de la célébrité! demanda Heyward en examinant avec plus d'attention cette vallée retirée et la petite source qui s'y trouvait entourée d'une terre inculte.

— Il y a peu de Peaux-Rouges, voyageant du sud à l'est des grands lacs, qui n'en aient entendu vanter les qualités. — Voulez-vous la goûter vous-même? Heyward prit la gourde, et, après avoir bu quelques gouttes de l'eau qu'elle contenait, il l'a rendit en faisant un grimace de dégoût et de mécontentement. Le chasseur sourit et secoua la tête d'un air de satisfaction.

— Je vois que la saignée ne vous en plait pas, dit-il, et c'est parce que vous n'y êtes pas habitué. Il fut un temps où je ne l'aimais pas plus que vous, et maintenant je la trouve à mon goût, et j'en suis altéré comme le daim l'est de l'eau salée. Vos meilleurs vins ne sont pas plus agréables à votre palais que cette eau ne l'est au gosier d'un Peau-Rouge, et surtout quand il se sent dépriser, car elle a une vertu fortifiante. — Mais je vois qu'Uncas a fini d'apprêter nos grillades, et il est temps de manger un morceau, car il nous reste une longue route à faire.

Ayant interrompu l'entretien par cette brusque transition, Cél-de-Faucou se mit à profiter des restes du faon qui avaient échappé à la voracité des Hurons. Le repas fut suivi sans plus de cérémonie qu'on n'en avait mis à le préparer, et les deux Mohicans et lui satisfirent leur faim avec ce silence et cette promptitude qui caractérisent les hommes qui ne songent qu'à se mettre en état de se livrer à de nouveaux travaux et de supporter de nouvelles fatigues.

Dès qu'ils se furent acquittés de ce devoir nécessaire, tous trois vidèrent la gourde pleine de l'eau de cette source médicinale, alors solitaire et silencieuse, et autour de laquelle, depuis cinquante ans, la beauté, la richesse et les talents de tout le nord de l'Amérique se rassemblent pour y chercher le plaisir et la santé (1).

Cél-de-Faucou annonça ensuite qu'on allait partir. Les deux seurs se mirent en selle, Duncan et David reprirent leurs fusils et se placèrent à leurs côtés ou derrière elles, suivant que le terrain le permettait; le chasseur marchait en avant, suivant son usage, et les deux Mohicans formaient la marche. La petite troupe s'avancée assez rapidement vers le nord, laissant les eaux de la petite source chercher à se frayer un passage vers le ruisseau voisin, et les corps des Hurons morts pourrir sans sépulture sur le haut de la montagne; destin trop ordinaire aux guerriers de ces bois pour exciter la commisération ou mériter un commentaire.

(1). Cette scène se passe dans le lieu où l'on a bâti depuis le village de Baillouville, une des principales cabanes thermales de l'Amérique.

(A continuer.)

Sommaire des annonces nouvelles.

Régulation des citoyens du faubourg Saint-Jean à U. J. Tessier, écuyer.
Vente de meubles. — R. G. Belleau.

CANADA.

QUÉBEC, 26 JANVIER 1850.

A l'Avant et au Monitor.

Lord Elgin a-t-il écrit aux évêques catholiques du Canada la lettre que vous lui prêtez? Vous l'avez affirmé, appuyés, avec vous dit, sur une autorité respectable!

S'il l'a fait, donnez votre autorité respectable! S'il ne l'a pas fait, avouez publiquement que vous vous êtes faits CALOMNIATEURS pour avoir droit d'insulter à un corps d'hommes dont l'influence morale vous gêne.

Ces lignes resteront dans le Journal tant que vous n'aurez pas répondu.

Election de la cité de Québec.

ÉTAT DES VOTES À TROIS HEURES.

Saint-Roch.			
	Chabot.	Légaré.	
Poli de la rue Craig,	268	137	
Idem rue de la Couronne,	202	130	
Idem rue Saint-Valier,	175	130	
Saint-Jean.			
Poli de la rue d'Aiguillon,	245	19	
Idem rue Saint-Georges,	137	44	
Idem rue d'Artilerie,	79	62	
Haute-Ville.			
Poli à l'hôtel du Parlement,	68	20	
Idem rue Saint-Louis,	35	29	
Basse-Ville.			
Poli du quartier St-Pierre,	145	30	
Idem quartier Champlain,	83	80	
Total,	1407	681	
Majorité en faveur de M. Chabot,	726.		

Nos lecteurs nous pardonneront si, au milieu d'une lutte électorale à laquelle nous prenons depuis trois semaines une part active, le Journal ne montre pas son activité accoutumée. Mais la lutte sera terminée lundi, et nous promettons de reprendre avec vigueur, nos travaux habituels.

Il paraît que le schérif a écrit à M. le solliciteur-général Drummond, pour lui demander son opinion sur le droit de vote dans les faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch, et que la réponse a été: "Je ne donne pas d'opinion sur les élections contestées."

Nouvelles de Californie.

Les nouvelles des mines sont favorables au point de vue des résultats obtenus et de ceux qu'elles promettent encore. Mais l'hiver s'annonce rude et prolongé pour les personnes qui se proposent ou se voient contraintes de le passer sur les lieux: le nombre en est évalué à 40,000 réparties principalement sur la Rivière Américaine, le Stanislaus et la Mariposa. La saison des pluies, qui a commencé avant l'époque ordinaire, est venue couper brusquement les communications; et les approvisionnements de l'intérieur sont loin d'être suffisants pour cette vaste population. Voici, du reste, en quels termes l'Alta California résume les derniers avis des Placers.

"Les pluies d'hiver et les routes effondrées ont entravé les communications à tel point que celles-ci vont se trouver complètement coupées entre la région des placers et les établissements de la vallée, pour six semaines, sinon pour tout le reste de la saison, c'est-à-dire jusqu'au mois d'avril.

"Lorsque le triste hiver aura fait place au radieux mois de mai, le travail sera plus profitable qu'il ne l'a été cette année. Avec le printemps s'ouvrira aussi des communications plus faciles.

"Pour en revenir aux nouvelles les plus récentes que nous recevons des divers points de la Montagne où se poursuit la recherche de l'or, elles sont extrêmement favorables. L'arrivée de la saison des pluies a été presque partout le signal de l'abandon des travaux, et les mineurs ont employé les intervalles que leur laissent les éclaircies, à préparer leurs quartiers d'hiver. Pour cela, ils élèvent une cabane grossière en troncs d'arbres, ou une tente de toile protégée par des levées sur les côtes et abritées par des ramées contre la fureur des éléments.

"Les hauteurs de la Sierra Nevada sont couvertes de neige—première visite de l'hiver pour les mineurs sur les points les plus élevés. Les cours d'eau de la Montagne n'ont encore qu'imperceptiblement grossi, bien que le Sacramento ait monté de plusieurs pieds, depuis le commencement des pluies, à son point de jonction avec la rivière Américaine.

"Les avis de la rivière Feather sont du caractère le plus encourageant. Un banc, situé à neuf milles au-dessus du banc de Bidwell (où l'or fut découvert pour la première fois dans ce cours d'eau), a été exploité avec un immense succès durant le dernier mois. Le minerai qu'on y trouve est plus riche que celui de la région inférieure et se montrait en abondance jusqu'au moment des pluies. La contrée est extrêmement montagneuse tout à l'entour. Les exploitations sur le Yuba et à Bear Creek ont donné de bons produits durant les basses eaux.

"Les fouilles de Georgetown sont peut-être actuellement les plus fameuses dans les placères du Sacramento. Elles se trouvent à douze milles au Nord-Est de Columa, sur la branche méridionale de la rivière Américaine. Il y a été découvert des morceaux d'or pesant depuis un grain jusqu'à dix et douze livres. La moyenne d'une journée de travail s'élève, dit-on, à trois onces, et il n'est pas rare de voir recueillir jusqu'à huit et dix onces dans un jour.

"Par suite de l'arrivée inopinée des pluies d'hiver et du mauvais temps, les provisions sont devenues rares dans le district des mines, la déplorable condition des routes empêchant les ravitaillements d'arriver à temps dans les montagnes. Beaucoup de personnes reviennent par suite de ce fait. La farine se vend à \$1 75 la livre à la rivière Feather, et \$1 25 à Columa. Toutes les céréales y sont dans la même proportion."

"..... Nous sommes évidemment embarqués dans la saison des pluies, dit ailleurs le même journal: et elle promet d'être rude, s'il faut en croire les apparences actuelles. Il est tombé en quelques jours plus d'eau que dans les mois de novembre et décembre 1848, et jamais nos rues ne furent dans un pareil état. Ceux qui occupent des tentes ont eu beaucoup à souffrir et les pluies doivent avoir occasionné des pertes considérables."

L'interruption subite des communications avec l'intérieur a eu pour effet de suspendre les demandes qui arrivaient de toutes parts sur le marché de San Francisco, et d'y ramener les cours à un chiffre plus normal. Quelques arrivages ont aussi contribué à cette baisse dans les prix. Par contre, les bottes, et spécialement les bottes fortes, se vendent à des taux fabuleux.

Mais la nouvelle la plus importante nous est apportée par le Pacific News: il s'agit d'une découverte qui révèle un côté jusqu'ici inconnu des richesses de la Californie. On a trouvé, paraît-il, des filons aurifères dans les carrières immenses qui couvrent toute la région sur le penchant occidental de la Sierra Nevada. C'est spécialement à M. T. Butler King et à M. Wright, représentants élus aux congrès de Washington, que l'on est redevable des travaux constatant ces précieux gisements.

Le premier a préparé un rapport et le second fait des expériences qui ne laissent plus aucun doute sur la réalité du fait. Le roc quartzenx et brûlant dont les veines sillonnent les flancs de la Sierra Nevada, bien que ne présentant aucune trace de minerai précieux à l'œil nu, donne à l'analyse une moyenne de \$1 50 (ou un douzième d'once) d'or, par livre de matière pétrifiée. Une épreuve faite sur un bloc de quatre livres a produit \$11 de métal, c'est-à-dire: près de \$3 par livre. Pour apprécier l'immensité de ce résultat, il suffira de dire qu'en Georgie, où des carrières de quartz sont ainsi exploitées, on regarde comme un beau produit lorsqu'on obtient un demi-dollar d'or par quatre-vingts livres.

M. Wright, qui est arrivé à bord du Cherokee, apporte avec lui de nombreux échantillons, choisis dans les diverses catégories de rocs sur lesquelles il a dirigé ses recherches. Dans cette collection figure, à côté de morceaux plus ou moins riches, un bloc de dix à douze livres qui contient, suivant son estimation, \$600 (ou plus de deux livres) d'or. Cet échantillon exceptionnel est destiné à la chambre des représentants, et sera sans contredit le plus éloquent mémoire qui put être présenté au nom de la Californie.

Nous apprenons que M. DE PUIBUSQUE, qui a déjà visité à deux reprises différentes notre ancienne capitale, est de nouveau de retour parmi nous, mais cette fois pour y faire seulement un court séjour avant son départ pour la France, qu'il a quittée dans l'automne de 1846.

Ce voyageur, auteur de plusieurs ouvrages estimés sur lesquels quelques-uns de nos journaux ont déjà publié une notice, a été parfaitement bien accueilli dans le Canada, auquel il tient d'ailleurs par sa dame, qui est fille de feu le colonel Taylor, l'un des défenseurs de ce pays dans la guerre de 1812.

M. de Puibusque a parcouru, outre le Haut et le Bas-Canada, les Etats-Unis dans tous les sens jusqu'à la Louisiane; et nous espérons que s'il se décide à publier ses voyages, il conservera ses meilleurs souvenirs pour cette nouvelle France qu'il a retrouvée dans le Nouveau-Monde, portant encore la puissante empreinte de son origine, encreinte qu'elle se fait une gloire, et surtout un moyen d'union, de conserver.—Canadien.

M. James Denholm, de Québec, qui se rendant en Angleterre avait disparu mystérieusement de Boston, le 11 du courant, a été trouvé mort sous la neige près de Great Falls, lundi dernier.—Idem.

Progrès de la tempérance en l'année 1849.

Des généreux associés à la noble cause de la tempérance totale trouveront un puissant motif d'encouragement dans le tableau comparatif des licences pour tenir des auberges que je vais leur soumettre. Quand ils verront que le nombre des maisons, qui ont jusqu'ici propagé l'immoralité, le déshonneur, la dégradation et la pauvreté, est diminué de plus de la moitié dans l'espace d'une année, ils comprendront que leurs loables efforts pour propager la tempérance ont été couronnés d'un succès merveilleux.

Etat comparatif des auberges pour les années 1848 et 1849 suivant les documents officiels.

District de Montréal.			
	1848.	1849.	Dimin. Aug.
Ville de Montréal,	303	184	119 0
Comté de Beauharnais,	44	29	15 0
" de Berthier,	20	0	20 0
" de Chambly,	33	18	15 0
" de Huntingdon,	68	29	39 0
" de Leinster,	29	10	19 0
" de Montréal,	82	38	44 0
" de Missisquoi,	15	12	3 0
" de l'Ottawa,	8	7	1 0
" de l'Ichelleu,	27	7	20 0
" de Rouville,	25	14	11 0
" de St. Hyacinthe,	30	7	23 0
" de Shelburne,	15	0	15 0
" de Stanstead,	0	0	0 0
" de Terrebonne,	50	5	50 0
des Deux Montagnes,	53	17	36 0
" de Val-de-Fleur,	21	3	18 0
" de Verchères,	9	3	6 0
Total,	832	383	449 0

District de Québec.			
	1848.	1849.	Dimin. Aug.
Cité de Québec,	187	115	72 0
Comté de Québec,	36	22	14 0
" de Montmorency,	3	0	3 0
" de Portneuf,	8	5	3 0
" de Lotbinière,	7	3	4 0
" de Mégantic,	1	0	1 0
" de Dorchester,	58	14	44 0
" de Bellechasse,	13	4	9 0
" de l'Islet,	3	2	1 0
" de Kamouraska,	0	0	0 0
" de Rimouski,	0	1	0 1
" de Saguenay,	0	0	0 0
Total,	316	167	149 1

District des Trois-Rivières.			
	1848.	1849.	Dimin. Aug.
Comté de Drummond,	3	3	0 0
" de Champlain,	2	1	1 0
" de St. Maurice,	29	14	15 0
" d'Yamaska,	9	3	6 0
" de Nicolet,	11	3	8 0
Total,	54	24	30 0

District de Saint-François.			
	1848.	1849.	Dimin. Aug.
Comté de Stanstead,	16	10	6 0
" de Sherbrooke,	8	12	0 4
Total,	24	22	2 4

D'après ce tableau, on voit qu'en 1848 les quatre districts de Québec, Trois-Rivières, Saint-François et Montréal avaient 1226 auberges; nous n'en avons que 596 pour 1849. Nous avons donc 630 auberges de moins, malgré l'existence d'une loi qui en favorise l'établissement. C'est au moins cinquante-mille louis de plus dans la bourse de nos compatriotes.

Les auberges, comme on voit, ont diminué dans tous les comtés qui en avaient. Le seul comté de Rimouski a la triste honneur de pouvoir dire: je retrograde dans la tempérance. Je lui souhaite de se débarrasser de son auberge en 1850, et d'effacer cette tache impure qui souille son numéro second.

Nos deux villes de Québec et de Montréal sont encore, par leurs nombreuses tavernes, à l'avant-garde de l'intempérance. Les deux pauvres décapités, que le terrible élément du feu a ravagés d'une façon si brutale, qu'ont-elles donc à gagner en alimentant l'immoralité de cette vile populace qui forme l'écume de leur population? Quel effet doivent produire sur l'âme des braves citoyens qu'elles renferment, les orgies et les chants discordants de ses auberges, pendant qu'elles-mêmes, frappées au cœur, poussent des cris douloureux sous les coups d'une détresse qui a multiplié les banqueroutes d'une manière inouïe! Que pensent, cette année, les magistrats de la vieille capitale? Comprendront-ils enfin que les auberges sont le fléau des populations qu'ils ont mission de protéger. Iron-t-ils en 1850 soutenir qu'il faut des auberges à leur ville pour la mettre en état de faire, aux étrangers intempérants qui la fréquentent pendant l'hiver, la politesse de les enivrer!...

Malgré la victoire remportée sur les auberges pendant l'année qui vient de s'en aller, les associés à la tempérance ne doivent pas déposer les armes. L'ennemi abattu n'est pas encore vaincu. Bientôt ils s'apercevront que les auberges s'en allant, parce qu'un cri de réprobation les condamne d'un bout à l'autre de la province, d'autres maisons prendront leur place.

Je dois attirer leur attention sur les boutiques où l'on vend des boissons à emporter. Elles font aujourd'hui plus de mal que les auberges, parce qu'on peut fréquenter sans s'exposer à être flétri d'une note de déshonneur. Je connais une paroisse du comté de Bellechasse où de nos jeunes compatriotes en vendant de la boisson à emporter, a déjà fait tomber plusieurs associés. On le dit en société avec un aubergiste d'une autre paroisse du même comté qui a la précaution de prendre licence au nom de sa femme, afin de ne pas perdre une certaine place dont il a l'honneur.

La paroisse où se trouve cette boutique aux liqueurs démoralisatrices, avait, il n'y a pas bien longtemps, embrassé en masse la tempérance. Une assemblée publique avait protesté contre la vente des liqueurs fortes; les marchands de l'endroit avaient abandonné ce commerce. Aujourd'hui la boisson y est rentrée, et je n'ai nulle connaissance que les principaux citoyens de cette paroisse soient opposés à cette introduction. On assure même que la licence a été apportée de Québec par un des messieurs les plus influents de l'endroit, qui a l'honneur d'avoir une croix de tempérance dans sa maison. Si la paroisse dont je parle a oublié si vite qu'elle s'est engagée dans une assemblée publique, à ne jamais aller acheter chez quelqu'un qui vendrait des boissons enivrantes, il deviendra

peut-être nécessaire de publier sur les gamettes les résolutions qu'elle a passées dans l'automne de l'année 1847.

En terminant cette communication, je crois faire plaisir aux enfants de la Croix en leur donnant la liste des paroisses qui ont adopté pour symbole de tempérance le glorieux étendard de la Croix.

Côté sud du fleuve.

Saint-André, Kamouraska, Saint-Pascal, Saint-Denis, la Rivière-Québec, Saint-Anne-la-Pocatière, Saint-Roch-des-Aulnais, Saint-Jean-Port-Joli, l'Islet, le Cap Saint-Ignace, Saint-Thomas, Saint-Pierre (riv. du sud), Berthier, Saint-Valier, Saint-Michel, Beaufort, la Pointe-Lévi, Saint-Jean-Christophe, Saint-Charles, Saint-Henri, Saint-Isidore, Saint-Gervais, Saint-Lazare, Sainte-Marguerite, Sainte-Claire, Sainte-Marie, Saint-Bernard, Saint-Elzéar, Saint-Joseph, Saint-François, Tring, Forsyth, Lambton, Beaucourt. — 35.

Côté du Sud.

La Pointe-du-Lac, Saint-Barnabé, le Cap de la Madeleine, Saint-Maurice, Champlain, Batiscan, Sainte-Genève, Saint-Stanislas, Sainte-Anne-la-Perade, les Grondines, Saint-Casimir, Deschambault, le Cap-Saint, Saint-Basile, les Écureuils, la Pointe-aux-Trembles, Saint-Augustin, Saint-Raymond, l'Ancienne-Lorette, le faubourg Saint-Jean, Saint-Roch de Québec, Charlesbourg, Beauport, l'Île-aux-Coudres, les Éboulements, Saint-Léon, Sainte-Agnès, la Malbaie. — 28.

UN ENFANT DE LA CROIX.

Baume de cerisier sauvage de Wistar.

Boston, 14 avril 1846.

M. S. W. FOWLE.

TAPISSERIE FRANCAISE.

Le Soussigné vient de recevoir par la voie de New-York venant directement de Paris :
UN lot bien assorti de 500 pièces de TAPISSERIE FRANÇAISE des dessins les plus variés, dans les derniers goûts et telle qu'il n'en a jamais été offert auparavant sur le marché de Québec, comprenant des tapisseries ordinaires et veloutées, **QU'IL OFFRE A VENDRE AUX PRIXES PLUS BAS**, pour argent comptant ou crédit approuvé.
 — A U S I —
 Une grande quantité de meubles d'acajou et de noyer noir et des meubles fins.
J. O. VALLIÈRES,

21 mai 1819



Pilules de Holloway.

CETTE INIMITABLE MEDECINE étant composée en
tièrement d'Herbes Médicinales, ne contient ni mercure, ni
aucune autre substance délétère. Bénigne pour la plus tendre
enfance, ou pour la plus faible constitution, et, également prompt
et sûre pour déraciner la maladie dans l'être le plus robuste, elle
est parfaitement inoffensive dans ses opérations et dans ses effets,

PARMI LES MILLIERS D'INDIVIDUS GUÉRIS "par l'usage de cette médecine," dont un très-grand nombre était sur le bord du tombeau, presque tous ont été, avec, un peu de persévérance,

rendus à la santé, et ont recouvré leurs forces quand tout autre moyen avait échoué.

LES PLUS AFFLIGES ne doivent pas s'abandonner au désespoir, mais qu'ils fassent "une épreuve convenable des puissants effets de cette Médecine Extraordinaire" et ils auront

ON NE DOIT PAS PERDRE DE TEMPS à faire usage
ce remède pour toutes les maladies suivantes :

Les Fièvres intermittentes	L'Erysiopèle
L'Anthrax	Les Dérèglements des femmes
Les Taches sur la peau	Les Fièvres de toutes espèces

Les Fièvres Bileuses	La Goutte
La Bile	Les Maux de Tête
Les Coliques	Les Indigestions
La Phtisie, ou Consommation pulmonaire	Les Inflammations
La Débilité	Les Jaunisses
Les Maladies du Foie	L'Hydropisie
Le Lumbago, dit maux de Reims	La Pierre ou la Gravelle
Les Hémorroïdes	La Tie-Douloureuse
Les Rhumatismes	Les Tumeurs
La Retention d'Urines	es Ulcères
Les Scrofules ou les Ecrouelles,	es vers de toutes espèces
Les Catarrhes, gonorrhées,	Les Maladies Vénériennes
La Faiblesse, ou la perte des forces	

Les syndicats des secourables, qui ont été en action les autres
A vendre chez J. MUSSON & Co., seuls agents pour Québec
haute la côte Lamontagne.
Janvier 1849.

**CURE EXTRAORDINAIRE PAR
L'ONGUENT D'HOLLOWAY.**

**Cure admirable d'ulcères affreux de la face et des
jambes, dans l'île du Prince-Edouard.**

La vérité de ce rapport a été dûment confirmée par devant un magistrat.

Le Héros Monseigneur de la 55^e dans King's County d'Irlande.

« Je, singulier accoutumé, en tous cas, comme dit-il, Cozay, déclarai par ces présentes, que je ne dois la conservation d'une vie, qu'à l'usage de ces pilules et de l'onguent d'Hollownay; je déclare de plus que j'étais hors de danger d'ulcères de la jambe, la même année. La maladie avait déjà fait, si grand ravage, que la plus grande partie du nez et du palais de la bouche était disparu, j'avais aussi dans la jambe trois ulcères considérables pour lesquels un grand nombre de médecins avaient été appelés, mais sans succès. — Dix jours après, mon état s'était amélioré, et je me remis à marcher. — Dix

monstrueusement rapidement un jour en jour et le mal était toujours croissant, lorsque je me décidai à essayer les médecines d'Holloway. Après en avoir pris deux ou trois boîtes je trouvais tant de soulagement, et la maladie tellement arrêtée dans ses progrès que je devins bientôt capable de vaquer à mes travaux des champs. Les ulcères qui étaient auparavant si hideux et si repoussants à voir, sont aujourd'hui presque tous cicatrisés. A

présent que je suis bien, il est de mon devoir d'exprimer toute ma reconnaissance à la personne qui m'a tiré de l'état pitoyable où j'étais réduit, et de faire connaître mon histoire au genre tout entier, afin que ceux qui sont affectés comme moi puissent être guéris.

(Signé.) **HUGUES MACDONALD.**

Cette déclaration a été lue et reconnue par moi, le Dr. J. P. MacDonald, le 2ème

Jos. COFFIN,
Juge de Paix.

J'ai personnellement observé le cas du "Lot 55"; et lorsque s'adressa à moi pour avoir des médecines, j'avais si peu d'espoir de le guérir que je lui dis que sa maladie était trop avancée, que c'était jeter son argent que d'en acheter. Il persista néanmoins à vouloir les essayer et à ma grande surprise je trouve que le rapport qu'il vient de faire est parfaitement vrai; et je considère

GUÉRISON D'ULCÈRES AVEC MALADIES DES OS.
Extrait d'une lettre de M. James Wetmore, Hamp-
ton, Nouveau-Brunswick, en date du 10 février

A MM. Peters and Tilley,
Messieurs,—Je dois au professeur Holloway de vous informer
comme son agent pour cette province d'une cure remarquable opé-
rée sur mon fils. Depuis plus de trois ans, il avait sur le corps et

les membres des ulcères par où était sorti des morceaux d'os. J'ai employé plusieurs médecins de St. Jean, mais tous sans succès. On me conseilla alors de faire usage des pilules et de l'onguent d'Holloway qui ont amené une guérison des pins complète. Plusieurs mois se sont écoulés depuis et tout annonce que la cure est radicale.

(Signé.) J. WETMORE.

J. MUSSON, coin des rues Bunde et du Fort, est l'Agent pos.
Québec.

LE JOURNAL DE QUEBEC,
Paraît 3 fois par semaine, les MARDI, JEUDI et
SAMEDI soirs, au prix de 20s. par an, à part les frais
de poste, comme il est dit en tête. On peut aussi

Ceux qui veulent discontinuer, sont obligés d'en donner avis un mois avant l'expiration du terme de l'abonnement de six mois ou d'un an, et payer leurs arrérages : autrement ils seront censés continuer un

autre semestre. Les lettres, paquets, argent, correspondances, etc., doivent être adressés francs de port, au bureau du Journal, près l'Archevêché.

—

LISTE DES AGENTS

Saint-Michel.....B. POULIOT, écuyer, N. I
 Trois-Pistoles.....DR. DUBÉ, écuyer.
 Saguenay,.....JOHN McLAREN, écuyer
 St. Thomas,.....

Kamouraska,.....ALEXIS GAGNE, écuyer.
Saint-Arsène de Ka- } Révd. N. BÉLANGER.
kouna,.....
Rimouski,.....M. E. POULIOT.
St. Jean-Port-Joli,.....M. le lieutenant FRASER.

St. Roch des Aulneta, AMABLE MORIN, écuyer.
St. Jean d'Eschaillons }
et les paroisses voi- } CHS. DÉRY, écuyer.
sines,..... }

St. Hyacinthe.....M. l'abbé RACINE.
 Arthabaska, Stanfold, }
 Sommerset..... } M. l'abbé RACINE.
 Rivière du Loup, en }
 haut, et les lieux } Mr. J. E. PICHETTE.

voisins..... }
New-York,..... } J. C. ROBILLARD, écuyer
Paincourtville, pour } C. J. E. GAUTHIER, éc.
la Louisiane..... }
On reçoit aussi directement, par la poste, des

abonnements des différentes parties de la province.

